

Julia Varady... ou « Le chant possédé »

Julia Varady est un phénomène. Un phénomène inexplicable. Elle constitue en un sens à elle seule la synthèse improbable de l'art des deux cantatrices les plus fameuses de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, Maria Callas et Elisabeth Schwarzkopf. De Callas, l'investissement émotionnel, la prodigieuse présence dramatique, l'art de la tragédienne ; de Schwarzkopf, la perfection de la technique vocale, le charme de la voix, le raffinement extrême de l'expression. En outre, son répertoire recoupe, tout en les dépassant en ampleur, ceux, apparemment incompatibles, de ces deux grands modèles. De toutes les divas récemment en activité, elle est celle qui est auréolée de la réputation la plus flatteuse par les professionnels de la musique - chefs d'orchestre, directeurs d'opéra, collègues chanteurs - tandis qu'on ne saurait dire que son nom ait acquis une dimension véritablement populaire : pas de consécration américaine, pas de caprices ou de minauderies de star, pas d'éclats médiatiques qui d'une façon ou d'une autre créent les mythes.

Et pourtant, sa somptueuse voix, sa présence scénique envoûtante, son engagement physique et émotionnel d'une intensité brûlante dans la musique qu'elle chante, ses dons de pure musicienne, l'exquise spontanéité qui est la sienne, auraient dû faire d'elle l'idole d'un public autrement plus vaste que celui, relativement restreint, de l'opéra.

De souche hongroise, elle est née au début de la dernière guerre, en Roumanie. Elle y fait ses études et y récolte ses premiers succès locaux. Lorsqu'elle parvient à fuir son pays natal à la toute fin des années soixante, elle

est quasi-inconnue à l'ouest, dépourvue de relations, dotée simplement d'une splendide voix de tragédienne, un instrument qu'il allait lui falloir affiner avant qu'elle ne devienne l'une des toutes premières sopranos lyriques de notre temps.

C'est l'Allemagne qui la retient. Cela va évidemment déterminer les orientations essentielles de sa carrière. Formée à l'école du chant italien, mais parlant remarquablement, outre le roumain et le hongrois, le français, l'allemand et le russe, la rencontre avec l'Allemagne (elle épousera d'ailleurs le phénomène vocal du siècle, Dietrich Fischer-Dieskau) lui ouvrira les portes du grand répertoire germanique dans le domaine de l'opéra, du Lied et de l'oratorio.

D'où cet exemple unique d'une grande cantatrice qui assume avec la même aisance les rôles de soprano légers de Mozart, les rôles dramatiques de Verdi et Puccini, comiques et viennois de Johann Strauss, tragiques et lyriques de Wagner, et qui incarne les héroïnes de Richard Strauss, de Bartók et de l'opéra français, aussi bien que du sombre théâtre tchaïkovskien.

Chaque nouveau rôle est pour elle un défi qu'elle relève en s'identifiant pleinement au personnage qu'elle incarne. Ne se contentant pas d'exprimer la vulnérabilité, la détresse, elle les éprouve intimement : « Je suis là, le cœur à nu. Le désespoir de mes héroïnes est mon désespoir. Devenir le personnage que l'on incarne sur scène revient toujours à une nouvelle naissance ». Dans la bouche de Julia Varady, ce ne sont pas vaines paroles ; elles expriment parfaitement l'expérience vécue et sa faculté d'immersion émotionnelle dans ses rôles, au point de faire oublier la technique accomplie et les prouesses vocales qu'implique son attitude à la fois vibrante et parfaitement assurée.

Ayant toujours refusé de multiplier les concerts à l'étranger, Julia Varady, sans appartenir à proprement parler à une troupe, limite ses apparitions scéniques aux opéras de Berlin, de Munich et de Vienne, avec des incursions estivales à Bayreuth et Salzbourg. Épisodiquement, on l'entend sur les scènes de l'Opéra de Paris (en septembre 1995, dans un mémorable *Nabucco* de Verdi), de Covent Garden, de la Scala, ou du Metropolitan de New York, mais le reste du monde doit se contenter de lui faire des triomphes lors de ses concerts avec orchestre ou en récital. On peut dire que son étonnante carrière va en partie à l'encontre des lois habituelles du marché. Sans doute est-ce là l'explication du paradoxe ci-dessus décrit.

En 1998, Julia Varady met un terme à ses apparitions à l'opéra, et décide, pour des motifs à la fois personnels et artistiques, de ne plus se présenter qu'en concert ou lors de (trop) rares enregistrements. Puis, alors qu'elle n'a jamais mieux chanté, elle cesse en 2002 de se produire en public.

Le film qui est ici présenté fut tourné sur une période de deux ans ; il retrace les principales étapes de la carrière de la grande chanteuse, tout en la suivant dans ses activités du moment. Il s'articule aussi autour de nombreuses archives d'époques diverses.

Outre les séquences purement musicales, qui furent tournées pour l'essentiel à Berlin, c'est dans le cadre enchanteur d'un village du Portugal que nous avons filmé Julia Varady. J'ai pensé que c'était là le lieu idéal. Hors de ses domiciles berlinois et munichoïses, réservés à ses activités professionnelles, elle allait y trouver une entière disponibilité d'esprit pour nous raconter les épisodes de son apprentissage vocal, les circonstances

rocambolesques de sa fuite hors de Roumanie - qui font songer à l'entrechat libérateur de Rudolf Noureev à l'aéroport du Bourget - où des contraintes de toutes sortes bridaient son talent ; pour évoquer les véritables débuts de sa carrière à l'ouest où, contrairement à Noureev, elle débarquait sans y jouir d'aucune notoriété ; puis pour nous parler de sa voix et de ses aspirations, et nous confier ses doutes et ses convictions d'artiste et de femme au faite de la renommée.

Parvenu au terme du montage de ce film, j'ai eu le sentiment qu'il permettrait bien sûr au spectateur d'accéder au monde intense de Julia Varady, mais qu'il serait peut-être également, pour ceux qui n'eurent pas l'occasion de l'entendre ou de la voir, une sorte de révélation tardive de l'une des plus fascinantes personnalités vocales et musicales de notre temps.

Note sur le Récital Wagner avec Viktoria Postnikova

L'idée de faire accompagner un récital de Lieder par une soliste au tempérament fulgurant pourrait à première vue sembler farfelue. Si j'ai choisi de faire appel à la grande pianiste qu'est Viktoria Postnikova, c'est bien entendu d'abord en raison de son immense talent, lui aussi inexplicablement encore assez méconnu. Mais c'est également parce que Julia Varady et Viktoria Postnikova ne se connaissaient pas : j'étais convaincu qu'il jaillirait d'un premier contact entre ces deux grandes artistes à la personnalité incandescente, mais dissemblable et complémentaire, l'étincelle d'une connivence non convenue, une fraîcheur d'approche et de réactions réciproques d'où tout sentiment de routine serait comme naturellement écarté. Et c'est bien ce qui se produisit au cours des répétitions, puis du concert privé (réservé à quelques dizaines d'auditeurs privilégiés) qui s'ensuivit, organisé à Paris pour les besoins du présent film.

Note sur le « bonus »

Au moment de rédiger un scénario pour le film consacré à La jeune fille et la mort de Schubert avec le Quatuor Alban Berg, il me vint à l'esprit d'y inscrire le Lied éponyme que je demanderais à Julia Varady de chanter, accompagnée au piano par Dietrich Fischer-Dieskau. Les nombreuses années au cours desquelles j'avais eu le privilège de travailler avec ce dernier firent qu'il accepta sans hésitation de participer à cette séquence quelque peu inhabituelle. Et c'est dans le cadre intime de leur domicile berlinois que nous pûmes les filmer répétant

en détail le fameux Lied de Schubert. Ce document est présenté ici pour la première fois.

Ce n'est évidemment pas son mariage avec Dietrich Fischer-Dieskau qui définit l'éblouissante carrière de Julia Varady. Celle-ci se serait produite de toute façon. Il n'en demeure pas moins vrai qu'une vie commune de plus de vingt années avec le "maître des maîtres" n'a pu rester sans effet sur l'approfondissement de l'art de la chanteuse.

Bruno Monsaingeon.

Décembre 2006

Julia Varady

Quelques repères biographiques

Née en Transylvanie roumaine au sein de la minorité hongroise, elle aborde le violon à l'âge de six ans et reçoit sa formation musicale initiale au Conservatoire de Cluj-Klausenbourg.

Sa voix est découverte alors qu'elle n'a que quatorze ans. Toute jeune fille, elle participe à un concours de chant dans un extrait de la *Manon Lescaut* de Puccini. Emue aux larmes, elle a du mal à poursuivre et sa voix manque de s'étouffer. Sur l'insistance de son professeur, elle continue à chanter, apprenant peu à peu ce que signifie le contrôle de l'émotion dans l'art du chant. Pendant ses études elle interprète le rôle d'Orfeo de Glück à l'Opéra de Klausenbourg et amorce ainsi sa carrière comme alto. Peu de temps après, elle incarne celui de Fiordiligi, un rôle de soprano, et commence à donner avec succès des concerts, tout en poursuivant ses études au Conservatoire de Bucarest.

C'est bien pour suivre le chemin de sa voix qu'elle décide au début des années 70 de fuir l'atmosphère étouffante de la Roumanie de Ceaucescu. Elle remporte un concours de chant en Italie, et est engagée pour chanter Violetta dans *La Traviata*. Puis le grand chef d'orchestre Christoph von Dohnanyi qui l'a entendue dans l'air de concert de Beethoven « Ah, perfido », l'appelle à l'opéra de Francfort. Par la suite, ce sont les opéras de Munich et de Berlin qui la retiennent et qui deviennent « ses points fixes » avec des incursions à Hambourg, Vienne, Cologne, au Covent Garden de Londres, au Metropolitan de New

York, à la Scala de Milan et à l'Opéra de Paris.

Son répertoire, immense, englobe tous les rôles des principaux opéras de Mozart : Fiordiligi, Elvira, Donna Anna, Vitellia, Elektra, Cherubino, la Comtesse, Susanna, Pamina.

Elle a également incarné *Madame Butterfly* de Puccini, Liù dans *Turandot*, *Arabella* et *Ariane* de Richard Strauss, Tatiana dans *Eugène Onéguine* et Lisa dans *La Dame de Pique* de Tchaïkovski, sans oublier les principaux rôles féminins des grands opéras de Verdi : *Il Trovatore*, *La forza del destino*, *Don Carlos*, *Lady Macbeth* et *Desdemona* qu'elle travaille avec Carlos Kleiber, *Aïda*, *La Traviata*. Viennent ensuite, en 1975, Rosalinde dans *La Chauve-Souris* de Johann Strauss également sous la direction de Carlos Kleiber, en 1976, à Edimbourg, Elisetta du *Mariage Secret* de Cimarosa dirigé par Barenboïm, Elettra d'*Idomeneo* sous la baguette de Karl Böhm, Cordelia du *Lear* d'Alibert Reimann, *Le château de Barbe-Bleue* de Bartók avec Dietrich Fischer-Dieskau, son époux, tous deux placés sous la direction de leur ami Wolfgang Sawallisch. Elle chante également Wagner : Sieglinde (*La Walkyrie*), Senta (*Le vaisseau fantôme*) et Elisabeth (*Tannhäuser*), et bien d'autres rôles de Spontini, Offenbach, Berlioz, Meyerbeer, Spohr, Mascagni, Glück etc. Sans compter une quantité de Lieder et d'Arias de Beethoven, Strauss, Haendel, Brahms, Tchaïkovski, Schubert, Schumann et Bach.

Après une carrière de plus de trente années, Julia Varady a fait ses adieux à la scène d'opéra en 1998.